



Monteiro Lobato

LE SACI

Illustré par Herbéra

Traduction du portugais
de Mathieu Dosse

Éditions Chandeigne & Lima
10, rue Tournefort – 75005 Paris
www.editionschandeigne.fr

en partenariat avec la
Librairie Portugaise & Brésilienne
19/21 rue des Fossés Saint-Jacques
www.librairie-portugaise.com

ISBN Chandeigne & Lima : 978-2-36732-274-2
Dépôt légal : avril 2025

© Chandeigne & Lima, 2025.

Chandeigne & Lima



CHAPITRE I

En vacances

Lorsque, cet après-midi-là, Pierrot rentra de l'école et annonça à Dona Tonica, sa mère, que les vacances commençaient dans une semaine, la gentille dame demanda :

— Et où veux-tu passer les vacances cette année, mon fils ?

Le garçon éclata de rire.

— Quelle question, maman ! Où d'autre, sinon à la ferme de grand-mère.

Pierrot ne pouvait imaginer de vacances ailleurs que dans la Ferme au Pivert-Jaune, en compagnie de Narinette, du Marquis de Tortillon, du Vicomte des Épis et d'Emília. Et cela devait en être ainsi, car Dona Benta était la meilleure des grand-mères ; Narinette, la plus élégante des cousines ; Emília, la plus espiègle des poupées ; le Marquis de Tortillon, le plus tortillon de tous les marquis ; et le Vicomte des Épis, le plus « convenable » de tous les vicomtes. Et il y avait aussi tante Nastácia, la meilleure cuisinière de ce monde et de tous les mondes qui existent. Quand on avait goûté une fois à ses petits gâteaux au manioc, on ne pouvait même plus sentir l'odeur des gâteaux préparés par d'autres cuisinières.

Pierrot avait reçu une lettre de sa cousine, lui annonçant : « Cette année, notre cercle fêtera son siècle et demi. Il est essentiel que tu te joignes à nous durant ces vacances afin de célébrer dignement cet événement. »



Ce siècle et demi était compté comme suit : Dona Benta, 64 ans ; tante Nastácia, 66 ans ; Narinette, 8 ans ; Pierrot, 9 ans. Emília, le Marquis et le Vicomte, 1 an chacun. Ainsi, 64 plus 66 plus 8 plus 9 plus 1 plus 1 plus 1 font 150 ans, soit un siècle et demi.

Dès qu'il reçut cette lettre, Pierrot fit le calcul sur une feuille pour voir s'il pouvait dénicher une erreur : mais il ne dénicha rien.

— Qu'elle est forte, cette Narinette ! dit-il. Elle ne se trompe jamais dans ses calculs.



CHAPITRE 2

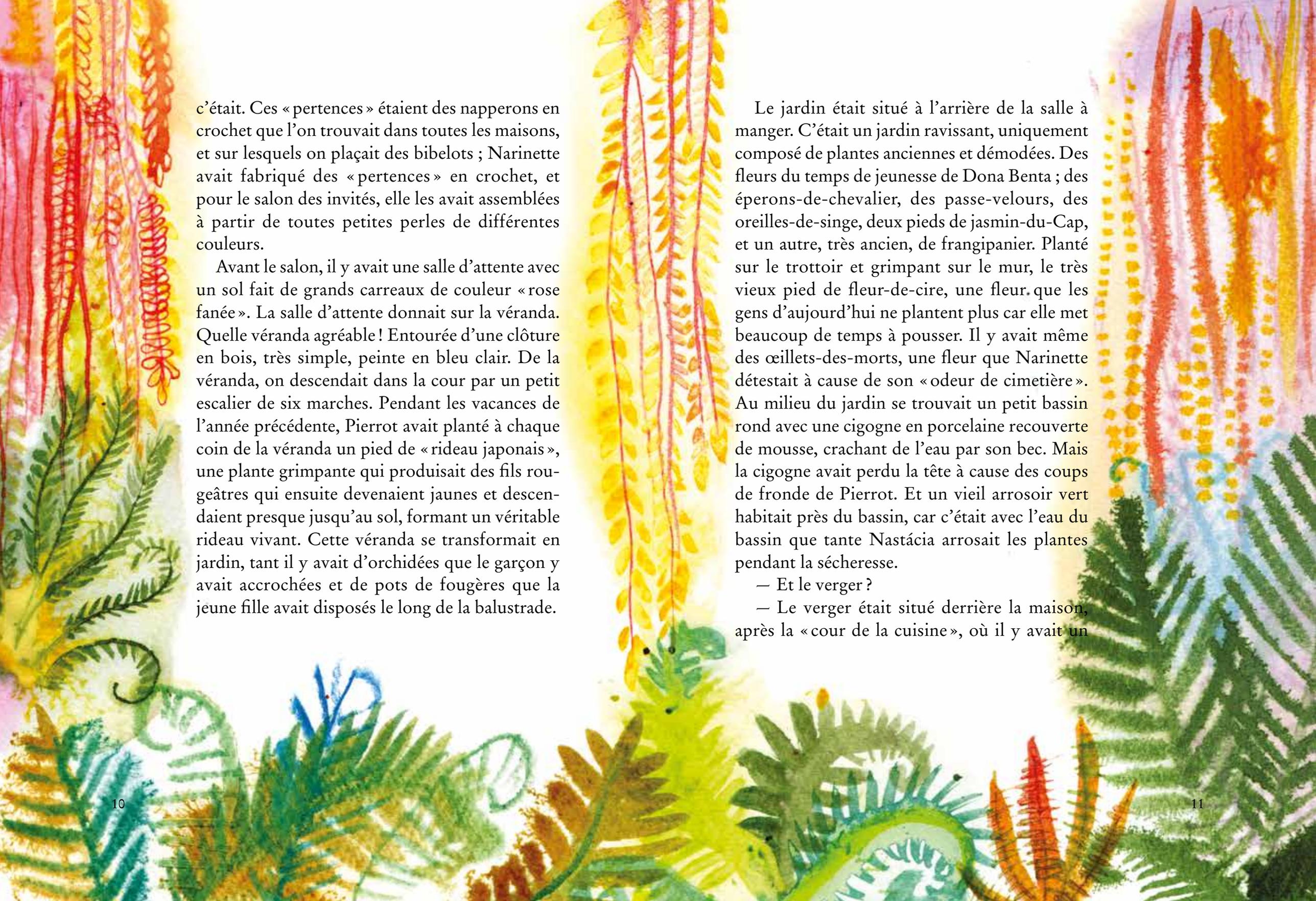
La ferme de Dona Benta

La ferme de Dona Benta se trouvait dans un très bel endroit. La maison était ancienne, avec de grandes et fraîches pièces. Il y avait la chambre de Dona Benta, la plus grande de toutes, et à côté celle de Narinette, qui vivait avec sa grand-mère. Il y avait aussi la « chambre de Pierrot », puisqu'il passait là ses vacances chaque année ; et celle de tante Nastácia, la cuisinière et la femme à tout faire de la maison. Emília et le Vicomte n'avaient pas de chambre ; ils vivaient dans un coin de la pièce de travail de Narinette, où se trouvaient trois étagères de livres et le bureau d'étude de la jeune fille.

La salle à manger était vaste, avec des fenêtres donnant sur le jardin, suivie de l'office et de la cuisine.

— Et un salon pour les invités ? Y en avait-il un ?

— Bien sûr ! Un salon avec un piano et un canapé en palissandre, dont la paille était si bien tendue qu'il « chantait » sous les tapes que Pierrot lui appliquait. Deux autres fauteuils du même style et six chaises. La table centrale était en marbre, avec des pieds également en palissandre. Adossées aux murs, il y avait deux demi-tables en marbre, remplies de petits objets de décoration : trois couples de fourmis en livrée, plusieurs bigorneaux et étoiles de mer, deux cloches de verre avec des bougies à l'intérieur, toutes posées sur les « pertences » en perles fabriquées par Narinette. Aujourd'hui, personne ne sait ce que

A watercolor illustration of a garden scene. The background is a mix of soft pinks, purples, and yellows. In the foreground, there are various green plants, including ferns and leafy herbs. A prominent feature is a hanging plant with long, thin, yellow and red stems and small leaves, resembling a 'rideau japonais'. The overall style is soft and artistic, with visible brushstrokes and a gentle color palette.

c'était. Ces « pertences » étaient des napperons en crochet que l'on trouvait dans toutes les maisons, et sur lesquels on plaçait des bibelots ; Narinette avait fabriqué des « pertences » en crochet, et pour le salon des invités, elle les avait assemblées à partir de toutes petites perles de différentes couleurs.

Avant le salon, il y avait une salle d'attente avec un sol fait de grands carreaux de couleur « rose fanée ». La salle d'attente donnait sur la véranda. Quelle véranda agréable ! Entourée d'une clôture en bois, très simple, peinte en bleu clair. De la véranda, on descendait dans la cour par un petit escalier de six marches. Pendant les vacances de l'année précédente, Pierrot avait planté à chaque coin de la véranda un pied de « rideau japonais », une plante grimpante qui produisait des fils rougeâtres qui ensuite devenaient jaunes et descendaient presque jusqu'au sol, formant un véritable rideau vivant. Cette véranda se transformait en jardin, tant il y avait d'orchidées que le garçon y avait accrochées et de pots de fougères que la jeune fille avait disposés le long de la balustrade.

Le jardin était situé à l'arrière de la salle à manger. C'était un jardin ravissant, uniquement composé de plantes anciennes et démodées. Des fleurs du temps de jeunesse de Dona Benta ; des éperons-de-chevalier, des passe-velours, des oreilles-de-singe, deux pieds de jasmin-du-Cap, et un autre, très ancien, de frangipanier. Planté sur le trottoir et grimpant sur le mur, le très vieux pied de fleur-de-cire, une fleur que les gens d'aujourd'hui ne plantent plus car elle met beaucoup de temps à pousser. Il y avait même des œillets-des-morts, une fleur que Narinette détestait à cause de son « odeur de cimetière ». Au milieu du jardin se trouvait un petit bassin rond avec une cigogne en porcelaine recouverte de mousse, crachant de l'eau par son bec. Mais la cigogne avait perdu la tête à cause des coups de fronde de Pierrot. Et un vieil arrosoir vert habitait près du bassin, car c'était avec l'eau du bassin que tante Nastácia arrosait les plantes pendant la sécheresse.

— Et le verger ?

— Le verger était situé derrière la maison, après la « cour de la cuisine », où il y avait un

poulailler, un lavoir et où le bois était entreposé. Le vieux puits avait été fermé après que Dona Benta ait fait installer une canalisation d'eau depuis la colline.

Après la cour, il y avait donc le verger, un vrai régal de verger !

— Pourquoi un régal ?

— Parce que les arbres étaient très vieux, et qu'un vieil arbre est meilleur pour la beauté et la fraîcheur de l'ombre. Un arbre jeune peut être très bon pour donner de beaux fruits, près du sol et faciles à cueillir. Mais pour la beauté, rien ne vaut un arbre très vieux, bien craquelé, avec des branches recouvertes de mousses, de lichens et de parasites. Certains arbres du verger avaient des propriétaires. Il y avait le célèbre cerisier carré d'Emília, les trois jaboticabas de Pierrot, le manguier de Narinette et les pieds de papaye de tante Nastácia. Même le Vicomte avait son arbre — un petit grenadier très laid et chétif. Les autres arbres n'appartenaient à personne — ils étaient à tout le monde. Et ils étaient fort nombreux ! Des camboucas, deux jacquiers, les pieds de chevelue et de groumichama, les trois sapotilliers et le pommier cannelle qui « n'allait pas de l'avant ».

Ce verger était si ancien que les voisins se moquaient même. Ils disaient souvent : « Le verger de Dona Benta est si vieux qu'un jour il se mettra à radoter. Les jacquiers donneront des mangues et les manguiers des oranges ». Mais Dona Benta n'y prêtait nulle attention. Elle ne permettait pas qu'on coupe un seul arbre — même le pauvre pommier cannelle rachitique. Elle disait que chacun d'eux lui rappelait quelque chose de son enfance ou de sa jeunesse.

— Cet oranger bahianais, disait-elle souvent, a été le premier que nous avons eu ici, et de lui sont venus les greffons des autres.

À cette époque, l'orange bahianaise était une grande nouveauté. Le jeune plant était un cadeau de feu José des Vers, un Portugais bon travailleur qui vivait dans une ferme près du village.

On ne trouverait au monde d'endroit plus calme et frais, et plus rempli d'oiseaux, d'abeilles et de papillons. Comme Dona Benta n'autorisait aucun garçon muni d'un lance-pierre dans le verger, les oiseaux s'y sentaient à l'aise et construisaient leurs nids comme s'ils étaient sur l'Île de la Sécurité. Même la fronde de Pierrot n'avait pas droit de cité dans le verger.





— Et quels oiseaux y avait-il ?

— Oh, tellement !... À l'époque des oranges, le verger se remplissait de sabiás à poitrine rouge, de sympathiques passereaux qui chantaient la célèbre chanson-du-sabiá que les parents enseignent à leurs oisillons, toujours exactement la même, sans la moindre variation. Et il y avait les tangaras gris clair. Et les saïras bleues. Et les carouges chopis d'un noir profond. Et beaucoup de canaris-du-pays, beaucoup d'avale-herbes, de jacarinis, de chardonnerets, de tourterelles, de troglodytes...

Les troglodytes fascinaient Narinette, qui passait son temps à les observer en train de fouiller constamment les murs rongés à la recherche de petites araignées et autres créatures molles. Les troglodytes n'aiment pas les petites créatures dures. Et les plumes de leurs queues sont constamment dressées, personne ne sait pourquoi. Les troglodytes ont la couleur de la tuile et sont peu farouches. Il y a aussi les troglodytes des marais, qui construisent d'énormes nids épineux — mais ceux-là ne venaient jamais au verger. Ils vivaient dans les marais.

Parfois, un ou deux tangaras scarlates, l'oiseau le plus magnifiquement rouge qui soit, se posaient là, en passant. Mais, très farouches, ils ne restaient pas longtemps.

— Mamie, pourquoi les oiseaux les plus beaux sont-ils toujours les plus farouches ? demanda un jour la jeune fille.

— C'est justement parce qu'ils sont beaux, ma fille. Les hommes poursuivent les beaux oiseaux parce qu'ils sont beaux — qui s'intéresse aux oiseaux laids ? Les moineaux, par exemple, vivent en toute tranquillité dans toutes les cours justement parce que personne ne les poursuit. Ils sont vilains, les pauvres. Mais



si un tangara écarlate ou un magnifique dacnis bleu surgit à l'improviste, tout le monde se presse pour les attraper, vivants ou morts. Pour être heureux dans notre monde, ma fille, il n'y a rien de mieux que d'être un moineau, c'est-à-dire vilain et insignifiant...

Mais le roi du verger, c'était le fourmier roux. Dans le grand kapokier, tout au fond, deux d'entre eux vivaient dans un nid fait d'argile, en forme de four à pain. Ils formaient le couple le plus harmonieux qui soit. Ils ne se quittaient jamais. L'un ne se trouvait jamais bien loin de l'autre. Et si par hasard l'un s'éloignait un peu plus, il poussait régulièrement des cris comme pour demander : « Où es-tu ? » — et l'autre répondait : « Je suis là ». Et de temps en temps, ils chantaient ensemble ce terrible duo qui ressemble davantage à une série de coups de marteau stridents et joyeux.

— C'est intéressant, mamie, dit un jour Pierrot, ils chantent ou crient toujours ensemble. L'un chante une partie et l'autre fait l'accompagnement, comme au piano...

Et c'était vraiment le cas. Ils étaient tellement amis qu'ils « chantaient même à deux mains », comme le disait la poupée Emília.

Une année, le couple décida de construire un nouveau nid sur une autre branche du ceiba, et pendant quinze jours les enfants s'amuserent à observer de loin ce travail. Les deux oiseaux portaient une boulette d'argile dans leur bec depuis le bord du ruisseau et ils la plaçaient là où il le fallait, puis la picoraient cent fois pour la rendre bien collante. Pendant que l'un s'occupait de cela, l'autre s'envolait chercher plus d'argile. Jamais les deux ne faisaient la même tâche ; ils se relayaient. Le soir, ils interrom-





paient le travail, chantaient en duo de toutes leurs forces, puis se blottissaient dans le vieux nid. Tante Nastácia disait toujours qu'ils ne travaillaient pas les dimanches, mais malheureusement, les enfants ne purent jamais confirmer si cette chose si belle était vraie.

Le plus curieux, c'est qu'après avoir terminé le nouveau nid, au lieu de déménager, ils décidèrent d'en construire un deuxième au-dessus du nouveau. C'est le Vicomte des Épis qui le remarqua en premier, et tout excité, il alla le raconter à Dona Benta.

— Venez voir, s'exclama le petit épi de maïs, ils ont achevé hier la construction du nouveau nid, mais ils ne sont pas partis du vieux ; au contraire, ils construisent un deuxième nid au-dessus du nouveau — une sorte de deuxième étage.

Dona Benta alla voir avec les enfants.

— Pourquoi font-ils ça, mamie ? s'enquit Pierrot.

— Je ne sais pas, mon enfant, mais ils doivent avoir leurs raisons, déclara-t-elle.

— Je sais, hurla Emília, c'est pour la louer !...

Tout le monde éclata de rire.

— Je pense, dit Narinette, que c'est pour y loger leurs oisillons quand ils seront prêts à voler.

— Ça non, observa Dona Benta, parce que si les parents construisaient une maison pour les enfants, ils n'apprendraient pas l'art de la construction, et cet art se perdrait. C'est en faisant qu'on apprend, comme disait le vieux Camões.

— Mais alors ces petits oiseaux raisonnent, mamie, ils ont de l'intelligence...

— Bien sûr qu'ils en ont, mon enfant. L'intelligence apparaît chez tous les êtres, pas seulement chez l'homme. Même les

plantes font preuve d'intelligence. La différence, c'est que l'intelligence varie beaucoup en intensité. Elle est minuscule chez les poules et les dindes, mais déjà bien développée chez le fourrier roux — et c'est un colosse chez un homme comme Isaac Newton, celui qui a découvert la loi universelle de la gravitation.

Dans la cour du domaine, en face de la véranda, il y avait toujours un mât de la Saint-Jean, que Pierrot fichait dans le sol la veille du jour de cette fête, le 24 juin, lorsqu'il venait en vacances. Il coupait lui-même le bois dans la brousse, l'écorçait et le peignait entièrement avec des arabesques rouges, jaunes et bleues. En haut du mât, il plaçait le « drapeau de la Saint-Jean », qui était un carré en bois, une sorte de cadre, sur lequel il clouait avec des punaises un portrait de Saint-Jean enfant tenant un agneau dans ses bras. Ces drapeaux, imprimés sur du calicot, coûtaient un sou cinquante à la boutique d'Elias le Turc, là-bas sur la route.

La cour était entourée d'une clôture de piquets — des morceaux de guarantan fendus. Juste au centre se trouvait la portière. Au-delà de la portière, c'était le pâturage, où il y avait une célèbre termitière d'un mètre et demi de hauteur ; et plus loin, un vieux cèdre qui existait déjà du temps où tout cela n'était qu'une forêt. À travers le pâturage, le « chemin » — c'est-à-dire la route qui menait au village, à une lieue et demie de là. À la fin du pâturage, près du pont, surgissaient la petite maison de l'oncle Barnabé et le grand figuier ; et bien au-delà, la Capouère aux Toucans, une véritable forêt vierge où l'on trouvait même des jaguars, des tinamous et des pénélopes.

Et quoi d'autre ? Ah oui, le ruisseau, qui passait devant la maison de l'oncle Barnabé, coupait le pâturage et marquait la frontière entre le verger et les terres cultivées. On ne pourrait trouver au monde de ruisseau plus beau, avec une eau plus claire, tapissé de petites pierres polies de toutes les couleurs. À certains endroits, on pouvait voir de petites plages de sable blanc. Aux virages, l'eau s'arrêtait presque, formant les célèbres « puits » où Pierrot pêchait des lambaris et des poissons-chats. Les rives, où l'eau était peu profonde, abritaient les garous — le plus petit poisson qui existe.

Les dimanches, tante Nastácia partait pêcher des crustacés avec un tamis. Les enfants sautaient de joie. La vieille noire se mettait dans l'eau jusqu'à la taille et descendait le ruisseau, tandis qu'ils la suivaient du bord, en criant.

— Ici, Nastácia, ici dans ces petits roseaux...

La vieille femme, très prudemment, plongeait le tamis sous les roseaux flottants et le soulevait soudainement, à la surprise générale. L'eau s'écoulait par les trous et dans le tamis apparaissait une multitude de petites créatures aquatiques, sautant et gigotant : des garous bedonnants, de minuscules lambaris, de petits patagayes et de temps en temps une grosse punaise d'eau, à la carapace dure et fort laide. Et d'autres petites bêtes encore, incompréhensibles et sans nom. Un jour, le tamis remmena un serpent d'eau vert, que tante Nastácia jeta sous l'herbe du bord. Les enfants s'enfuirent en criant.

— N'ayez pas peur, il n'est point venimeux ! dit-elle en riant. Mais les enfants ne voulaient rien savoir. Ils observaient de loin. Le serpent vert glissa entre les herbes et disparut à nouveau dans l'eau.

Le plus important dans ces parties de pêche, c'était les petites crevettes d'eau douce, molles et transparentes, que tante Nastácia attrapait en abondance. C'était toujours Narinette qui portait le *samboura* (le petit panier rond que les pêcheurs utilisent pour ramasser le poisson). La jeune fille passait les crevettes du tamis au *samboura*, pleine de crainte de se faire pincer. Elle les attrapait seulement par leurs antennes. Pierrot riait : « Que tu es bête ! Les crevettes ne pincement pas ! ». Ce à quoi elle répondait : « On ne sait jamais... »

Lors du dîner de ces dimanches, quand le plat rempli de petites crevettes frites, bien croustillantes et rouges, apparaissait sur la table, les enfants dansaient de joie. Et si les petites crevettes étaient accompagnées d'un poisson (un petit patagaye ou un petit poisson-chat) la dispute était inévitable.

— Le patagaye est à moi ! criait l'un.

— Il est à moi, il est à moi ! criait l'autre.

La solution, c'était toujours l'une des célèbres sentences de Salomon prononcée par Dona Benta.



— Puisque vous êtes deux et que le patagaye est un seul, je mange le patagaye et vous vous partagez les crevettes.

La dispute cessait sur-le-champ, et le plat de crevettes diminuait, diminuait, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule antenne.

